

APPROFONDISSEMENT DU POINT (7) : LA LIBERTÉ COMME « ÊTRE » ET TRAIT 0 DE LA CONSCIENCE

Sur la droite ligne de cette intuition qui du simple fait d'un « esprit » qui en nous dit « moi ! » tire l'évidence de notre liberté comme plus substantielle encore que notre « être », se situent les pensées de **Hegel** et **Sartre**.

Selon **Hegel**, en effet, la Liberté est tellement consubstantielle à notre identité et nature que l'on ne peut même pas dire que l'Homme « est » [T282B CDP 333], car l'Homme n'est en lui-même que « Conscience de soi » ou « Moi » [T282A CDP 330, cf. Kant T119 !] c'est-à-dire Esprit...

« L'Esprit est conscience de soi. [...] [Or] l'essence de la conscience de soi n'est pas l'être, n'est pas le mode immédiat dans lequel la conscience de soi surgit d'abord, n'est pas son enfoncement dans l'expansion de la vie. [Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit* (1807) T282B CDP 333].

L'esprit en son « Moi » ne se borne pas à « être là » immergé pour ainsi dire dans l'océan de la Vie Spontanée. Non : l'esprit n'est pas qu'une force « centripète » car convergeant (comme conscience) vers un centre préalablement donné (ceci étant la Matière) ; au contraire, notre Moi *émane activement* de son propre centre, car sa substance est la Liberté

« L'Esprit a en lui-même son centre ; il tend lui aussi vers le centre [comme le fait la matière en sa pesanteur] mais [à la différence de la matière] il est lui-même ce centre. Il n'a pas son unité hors de lui, mais la trouve en lui-même. Il est en lui-même et demeure dans son propre élément. La matière a sa substance en dehors d'elle ; mais l'Esprit est ce qui demeure dans son propre élément et c'est en cela que consiste la liberté, car si je suis dépendant, je me rapporte à autre chose qui n'est pas moi, et je ne puis exister sans cette chose extérieure. Je suis libre quand je suis dans mon propre élément. [T282C CDP 337]

La première chose à établir est donc que l'évidence de la *liberté* est imposée par le pur et simple fait que des actions auto-attribuables par des « moi » existant car *pensant* dans le monde. C'est pour cette même raison que Descartes affirme sans hésiter que sa *volonté* est ce qui dans sa conscience témoigne avec une évidence ultime et définitive de sa *liberté* : car il parle ici de liberté évidemment contenue dans le fait même de *se penser*, lorsqu'on le regarde comme une *action* d' « affirmer/nier, poursuivre ou fuir ». Bref, de même je dois bien *exister* pour *pouvoir* douter de moi-même, de même l'existence de ce doute en moi-même montre bien que je PEUX douter, c'est-à-dire que ce doute n'a que moi-même et le pouvoir que j'ai sur ma pensée, comme origine. Rien et personne d'autre que *moi* ne peut, *en moi*, douter de moi.

Quant à Sartre, cela sera suffisant de ôter à ce même moi cartésien/hégélien et à sa phénoménologie à la fois toute « nature » prédéterminée (= *essence*) à réaliser/actualiser, grâce à la mise en valeur de ses talents, et tout esprit/divinité (=essence plus-que-humaine) qui lui indique le Chemin à suivre (Lois, Valeurs etc...) pour obtenir l'image d'une Liberté absolument dépouillée de toute destination et enchaînant son porteur à l'auto-évidence de son « Néant » par là même ouvert absolument à Tout [T283B et C]

De même, donc, pour St Paul et Luther (T284-5) la liberté de l'homme n'est que dans un esclavage librement choisi – la libre soumission du moi individuel à la Volonté de Dieu qui, Lui, est le « Moi je suis libre » retentissant au fond de tout âme disponible à l'écouter – de même pour Sartre le moi humain ne peut que se reconnaître, s'il veut se libérer de sa « fausse conscience » comme étant l'esclave appelé, pour s'approprier sa vie, à s' « aliéner » – sans excuse ni délais – dans sa propre Liberté.

Il faut par conséquent bien remarquer que cette évidence du lien essentiel qui inséparablement soude *notre* Moi à sa liberté, n'a jamais été remise en cause, par personne. La seule chose que l'on peut faire en alternative est (1) attribuer cette même Liberté ainsi conçue – comme Essence de la Conscience – non pas directement à l'homme, mais par exemple à Dieu comme Rationnalité Suprême dans laquelle l'homme est censé se résorber s'il veut enfin être réellement libre (c'est l'idée commune à toute les grandes religions ainsi qu'à la métaphysique de **Spinoza** T277A, CDP 227, où ce même Dieu coïncide enfin avec la "Nature" des stoïciens) ou bien (2) céder à la tentation antimétaphysique du *nihilisme*, et déclarer qu'une telle indéniable *évidence* Moi=Liberté est en réalité une pure et simple illusion, et qu'en conséquence notre MOI – c'est-à-dire notre « condition d'hommes » – est *en lui-même* un pure illusion, une acceptation consciente d'un état d'auto-tromperie. Dans cette perspective, l'homme n'est qu'illusoirement existant, voire il est l'existence d'une illusion.



Socrate, Platon, Aristote, Saint Augustin, Saint Thomas, Descartes, Spinoza, Rousseau, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Husserl, Heidegger, Sartre : une même intuition de la Liberté comme 'zéro' de la Conscience, en sa force d'auto-appropriation

Observons mieux, en nous servant de tout ce que nous avons acquis jusqu'ici grâce aux cours précédents. – Nous savons qu'une « conscience » n'existe que dans l'Unité – 1 – du « Moi » qui à son tour « possède son je en sa représentation » (Kant T119), c'est à dire que chaque fois et « pendant tout le temps je dis 'je pense' » (Descartes T110) ce même « je » – 2 – est bien une « représentation » dont *moi* je m'approprie. La Conscience est donc – nous en avons conclu – une unité « dyadique », un UN (le Sujet) qui est en même temps DEUX (Sujet/Objet) en se constituant d'un incessant mouvement d'auto-appropriation de soi-même de la part de... soi-même. Or cela signifie aussi – nous l'avons bien remarqué – que « je suis » ou « c'est moi » ou « me voilà » etc... sont autant d'*actes* d'auto-appropriation « synthétique » – 3 –, c'est-à-dire d'*actions* réalisées par un Sujet en ce qu'il se pose comme être conscient (Hegel dit « dans lequel la conscience de soi surgit ») : une activité d'auto-appropriation qui est *a fortiori* en place chaque fois que je dis « je pense », « je sens », « je désire »... et en général « je fais cela et cela » ou « c'est moi qui ai fait cela et cela ».

Et bien, un tel UN-DEUX nous renvoie immédiatement à son ZERO de provenance : la nécessaire *liberté* du Sujet Conscient ; je ne peux pas « surgir » comme conscience sans *préalablement* m'être posé – et donc me *présupposer* – comme une Volonté Libre – 0 –. Pourquoi ? Car de même il est *impensable* et purement contradictoire – comme Sartre le dénonce en T155 – une conscience « inconsciente », un moi qui « censure » ou « refoule » etc. sans être *présent* à son activité (d'où la nécessité « phénoménologique » de penser une conscience *potentielle*, un « je pense » qui « doit pouvoir accompagner mes représentations » Kant T118) – ... de même il est impensable et purement contradictoire une *action* accomplie par ce même « moi » (« moi j'ai fait cela et cela ») qui ne soit *absolument libre de tout conditionnement extérieur*, ou « indépendant par rapport au monde sensible », comme le dit Kant en T280B, lorsqu'il *postule* la Liberté de l'homme comme être *agissant*.

Cela signifie le *je* qui « fait » ça et ça ne peut jamais être un simple *effet* du monde qui l'entoure, ou : que tout ce que *je* suis et que *je* fais ne peut jamais et en aucun cas être l'aboutissement final d'un enchaînement causal qui a son début dans le monde *extérieur* plutôt qu'à l'intérieur de *moi-même* (cf. Aristote T271B). Lorsque nous la prononçons, l'affirmation « je fais cela (je pense, je sens...je suis) » est donc primordialement censée *interrompre* le flux mécanique (naturel) des causes et des effets. Par exemple, lorsque *je* prends la chaise pour m'asseoir, je ne peux pas *attribuer* ce fait aux champs de forces physiques pourtant bien présents et agissants dans l'environnement où *je* suis plongé, sans que cela ne me fasse immédiatement perdre le droit de dire « moi je m'assois ». Si donc j'ai des raisons pour dire que tout ce que « fait » l'entité mécanique que j'ai devant moi (mettons, le bras métallique d'un robot industriel) n'est que l'effet des champs de forces qui lui sont *extérieurs* et auxquels elle est soumise, ces mêmes raisons m'empêchent immédiatement de pouvoir en concevoir le comportement comme dirigé par un « moi je fais cela et cela ».

C'est de cette *évidence primordiale* que parlent à la fois Socrate (donc Platon) en T270 peu avant l'heure de son exécution, c'est-à-dire l'heure où il ira *subir* une mort qu'il aura pourtant bien *choisie*... et tous les philosophes que nous avons cités jusqu'ici : Aristote, Descartes, Rousseau, Kant, Hegel, Sartre.

Si donc nous nions cette possibilité d'auto-attribution *absolue* de ses propres actions – et que nous réduisons la totalité des mouvements, actions, mots humains... à un enchaînement nécessaire de lois mécaniques et « aveugles » – nous nions par là même qu'un homme – un MOI – *existe* en effet devant nous, car un *robot* n'est pas un « homme », c'est à dire *une conscience de soi capable de s'auto-attribuer ses propres actions et états*.